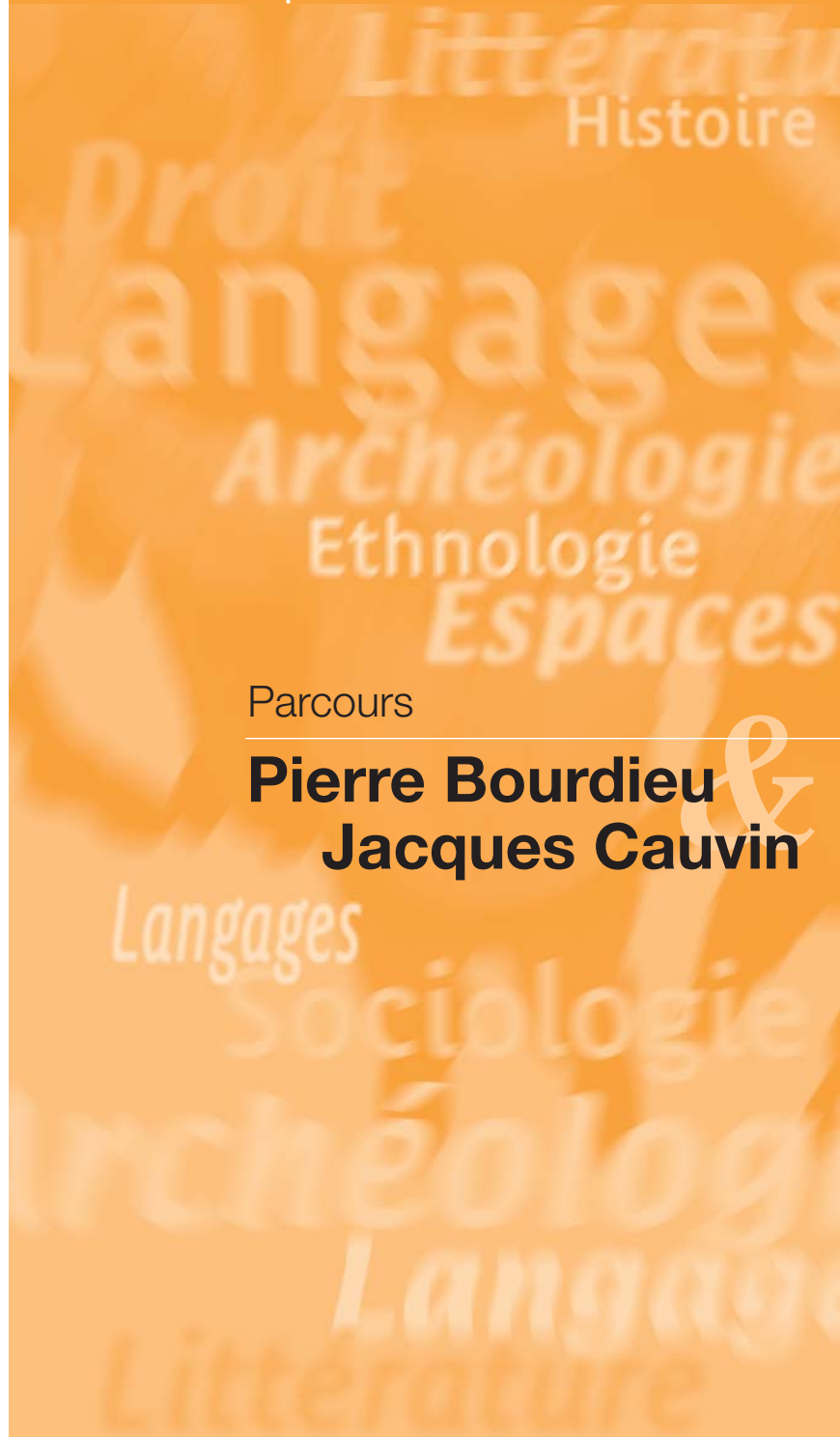


SCIENCE DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ

Lettre du département - n°64 - Juin 2002



Parcours

**Pierre Bourdieu &
Jacques Cauvin**



CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ÉDITORIAL par Jean-Marie Hombert 1

PARCOURS : PIERRE BOURDIEU, JACQUES CAUVIN 4

Discours 4

Pierre Bourdieu : vers un programme
de sociologie dispositionnaliste 6
par Bernard Lahire

Un humanisme scientifique ... 7
par Rémi Lenoir

Influences 8
par Bénédicte Zimmermann

Itinéraire 9
par Olivier Aurenche

Évolutions culturelles ou évolution mentale 11
par Pascal Boyer

Pour évoquer Jacques Cauvin 13
par Daniel Helmer, Danielle Stordeur, George Willcox

VIE DU DÉPARTEMENT 14

Présentation de la nouvelle direction 14

INFOS 22

Couverture :

Création graphique de Gaëlle Cochard

par Jean-Marie Hombert
Directeur du département

La parution de cette *Lettre du département* intervient six mois après que j'ai remplacé Marie-Claude Maurel à la direction du département des Sciences de l'Homme et de la Société. Fait relativement unique, je crois, dans les annales du département, cette transmission de fonction s'est déroulée dans les meilleures conditions possibles de confiance et de cordialité. J'en suis reconnaissant à Marie-Claude Maurel.

J'ai dû, bien sûr, faire face à un certain nombre de tâches urgentes dont la moindre ne fut pas celle de réunir à mes côtés une équipe scientifique dont on trouvera plus loin la composition et les attributions. On remarquera que, désormais, chaque section est dotée d'un responsable au sein de cette équipe et que, de surcroît, j'ai nommé un chargé de mission pour l'interdisciplinarité, une chargée de mission pour les relations internationales et un chargé de mission pour les périodiques et la documentation numérique.

Il n'est évidemment pas question de dresser un bilan de ces premiers mois de notre activité. Je me contenterai ici, en premier lieu, d'évoquer trois chantiers dont j'ai souhaité l'ouverture rapide et, en second lieu, de rappeler quelques lignes directrices de la politique scientifique qui sera mise en œuvre en concertation avec la communauté des chercheurs.

Premier chantier : les laboratoires. Ils sont le cadre naturel du travail de recherche, y compris en sciences humaines et sociales où ce travail n'a pas plus de raison que dans les autres sciences d'être conduit dans l'isolement, voire dans la solitude. Il convient, par conséquent, d'améliorer leur fonctionnement matériel et scientifique. Les laboratoires des sciences de l'homme et de la société disposent trop souvent de conditions d'hébergement et d'installation insatisfaisantes : locaux exigus ou inadaptés, horaires d'accès restrictifs, équipements hors d'âge, etc. Je m'appliquerai, en collaboration avec les présidents d'établissements universitaires, à faire évoluer cette situation. L'amélioration de ces conditions matérielles permettrait que se développe, dans toutes les disciplines et non plus seulement dans certaines d'entre elles, une véritable "vie de laboratoire" se traduisant par la présence quotidienne des chercheurs, des enseignants-chercheurs et des doctorants sur leurs lieux de travail, par l'organisation d'un dialogue scientifique continu entre eux et par l'élaboration de projets collectifs.

Plus généralement sur ce sujet, la direction scientifique du département est confrontée à une double exigence : d'une part, ne pas augmenter le nombre déjà excessif des unités de recherche et le diminuer partout où cela est souhaitable ; d'autre part, maintenir la possibilité de créer de nouvelles formations dès lors que ces créations correspondent à des besoins scientifiques. Dans ce contexte, il doit être clair pour tous que, premièrement, le département réservera son soutien, →

1
2
j
0
u
0
n 2

suite...

→ tant en ressources matérielles qu'humaines (affectation de chercheurs nouvellement recrutés et d'ITA) aux formations promouvant en leur sein cette "vie de laboratoire" et que, deuxièmement, il ne créera d'unités, à la demande des universités, que pour autant que celles-ci offriront des conditions matérielles favorables à l'épanouissement d'une recherche collective. Nous y veillerons lors de la contractualisation. Enfin, sachant que le nombre de ces créations sera nécessairement faible, il faut que les unités existantes se soumettent activement au principe de la "veille scientifique" : être à l'affût du renouveau afin d'être à même d'accueillir et de développer les programmes scientifiques d'avenir en implantant chez elles de nouvelles équipes de recherche.

Deuxième chantier : accroître la visibilité de la production scientifique française en sciences humaines et sociales. Sa valeur est insuffisamment reconnue à l'échelle internationale. En témoignent les classements opérés ici ou là qui placent la recherche française, dans certaines disciplines des sciences de l'homme et de la société, à un rang ne correspondant pas à la place qu'elle occupe. On remarquera à ce sujet que le bilan de certains appels d'offres européens, par exemple, dans le cadre du 5^{ème} PCRD notamment, contredit fortement cette mauvaise appréciation : la France y remporte des succès non négligeables.

La raison principale de cette situation préjudiciable à nos intérêts est que l'évaluation des revues dans notre domaine n'est pas satisfaisante. Il s'ensuit que l'impact de la production scientifique des chercheurs et des laboratoires est peu mesurable et donc souvent mal mesuré. Nous participons à une étude en cours de réalisation par la Fondation Européenne de la Science dont les conclusions seront diffusées en 2003. En attendant, il convient que les chercheurs français publient dans les meilleures revues, françaises ou étrangères, afin que leurs travaux soient connus plus largement. Pour sa part, le département réexaminera sa politique de soutien aux périodiques. Le nombre de revues recevant un financement ou une aide sous la forme de personnel ITA est beaucoup trop important, et le soutien apporté par le département insuffisamment sélectif. Il importe, au contraire, de concentrer les moyens alloués aux périodiques sur ceux d'entre eux qui sont susceptibles d'avoir une audience internationale. Par ailleurs, le département incitera un certain nombre de revues à se tourner vers le médium numérique, ce qui favorisera leur visibilité. Une réflexion sur la question de l'édition électronique des revues SHS est en cours. Enfin le département, avec le concours de l'INIST, s'efforcera de faciliter l'accès des laboratoires aux revues en ligne. Un futur numéro de la *Lettre du département* sera consacré à la question des périodiques scientifiques et de l'édition en ligne.

Troisième chantier sur lequel je me limiterai, faute de place, à dire quelques mots : l'implication des ITA dans le dispositif scientifique. Chacun sait que la recherche ne peut se développer dans les laboratoires sans la contribution d'ingénieurs, de techniciens et d'administratifs

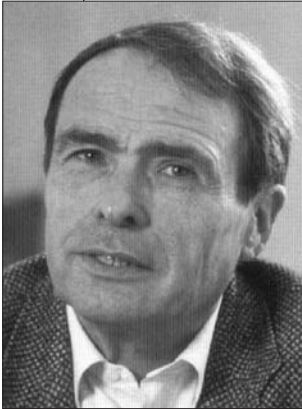
solidement formés, dotés d'une véritable compétence professionnelle, remplissant des emplois nécessaires à l'activité des laboratoires et auxquels des perspectives de carrière satisfaisantes doivent être garanties. Chacun sait aussi que ce n'est pas toujours le cas. À une époque où, faute de supports budgétaires en nombre suffisant, les départs à la retraite des ITA ne seront pas tous compensés, il importe de corriger cette situation. C'est pourquoi le département entreprendra une enquête auprès des structures de recherche comptant en leur sein de nombreux ITA. L'objectif de cette enquête, qui sera menée simultanément auprès des responsables scientifiques et des personnels ITA eux-mêmes avec la collaboration des Délégations régionales, est de mieux connaître les situations existantes et d'en tirer un certain nombre de leçons pour l'avenir, notamment en matière d'affectations. C'est un chantier auquel le département attache une grande importance et sur lequel je reviendrai.

Les grandes lignes de notre politique scientifique maintenant. Parmi les objectifs figurant dans le Contrat d'action pluriannuel (2002-2005) passé entre l'État et le CNRS et les priorités inscrites dans le Projet d'établissement de l'organisme, la construction de l'interdisciplinarité est placée au premier plan. Le département des Sciences de l'Homme et de la Société y participera activement. Il s'agira, tout à la fois, de renforcer les interactions entre disciplines à l'intérieur des sciences humaines et sociales et de développer les collaborations existantes entre ces sciences et les sciences de la nature. C'est ainsi que seront consolidées les coopérations avec le département des Sciences de la Vie (notamment dans le domaine des sciences cognitives), avec le département des Sciences et Technologies de l'Information et de la Communication (en particulier dans le champ de l'analyse des systèmes de communication). Simultanément nous participerons activement aux programmes "Environnement", avec les laboratoires du département des Sciences de l'Univers, et "Energie", avec les laboratoires du département des Sciences pour l'Ingénieur. La finalité de ces actions, visant à dépasser le découpage des sciences hérité des siècles précédents, est de mettre à profit la richesse du CNRS qui est le seul organisme de recherche à associer en son sein tous les champs disciplinaires.

C'est dans cet esprit qu'une attention particulière sera portée à la question de la modélisation. La modélisation, plus ou moins formalisée, est au cœur de l'activité scientifique. Elle se développe de manière très différente selon les diverses disciplines des sciences humaines et sociales. Entre les modèles caractérisant les sciences dites théoriques ou expérimentales, et l'argumentation en langage naturel, il existe une vaste gamme de procédures. Notre objectif est de les comparer afin d'examiner la possibilité de favoriser la circulation et les emprunts de modèles, à des fins heuristiques dans certains cas, intégratives dans d'autres. Je souhaite développer ces dernières approches qui seront présentées dans le prochain numéro de *La Lettre du département*. ■

Discours

Extrait du discours de Pierre Bourdieu, prononcé le 7 décembre 1993, à l'occasion de la remise de la médaille d'or par François Fillon, ministre de l'Enseignement supérieur et de la recherche.



JE PUIS EN VENIR MAINTENANT À LA SOCIOLOGIE, et aux questions que l'on pose à son propos. La première, et la plus commune, concerne son statut de science. Il est clair que la sociologie possède les principales caractéristiques qui définissent une science : autonome et cumulative, elle s'efforce de construire des systèmes d'hypothèses organisés en modèles cohérents capables de rendre compte d'un vaste ensemble de faits observables empiriquement. Mais on peut se demander si la question est vraiment là, quand on voit qu'on ne la pose jamais à propos de la plupart des disciplines canoniques des facultés des lettres et des sciences humaines, ou des disciplines les moins assurées des facultés des sciences.

En fait, la sociologie est toujours soupçonnée -notamment dans les milieux conservateurs- de compromissions avec la politique. Et il est vrai que le sociologue, à la différence de l'historien ou de l'ethnologue, prend pour objet son propre monde, sur lequel il a l'air de prendre parti et dont il fait partie. Il est certain qu'il a, inévitablement, des intérêts dans ce monde et qu'il court toujours le risque d'investir dans sa pratique des préjugés ou, pire, des pré-supposés liés à sa position dans l'objet. En réalité, le danger est beaucoup moins grand qu'il ne paraît au profane. En effet, peut-être parce qu'elle est particulièrement exposée, la sociologie procure un arsenal spécialement puissant d'instruments de défense. Et surtout, la logique de la concurrence, qui est celle de tous les univers scientifiques, fait peser sur chaque sociologue des contraintes et des contrôles qu'il fait peser à son tour sur tous les autres. C'est l'ensemble de l'univers sociologique mondial, dans

toute la diversité de ses positions et de ses prises de position scientifique (et non politiques), qui s'interpose, comme un rempart, entre chaque sociologue et le monde social : la logique des censures croisées fait qu'il ne peut s'abandonner aux séductions profanes et aux compromissions mondaines, celles du journalisme notamment sans courir le risque d'être exclu du "collège invisible" des savants ; exclusion qui a quelque chose de terrible, même si elle est ignorée des profanes, -et des mauvais journalistes, qui prennent des différences de niveau pour des différences d'opinion, destinées à se relativiser mutuellement.

L'indépendance purement négative qui se trouve ainsi garantie ne s'accomplit dans une véritable autonomie que pour autant que chaque sociologue s'est rendu maître des acquis collectifs de sa discipline, acquis déjà immenses dont la maîtrise est la condition de l'entrée dans les débats proprement scientifiques.

Les sociologues sont divisés, c'est un fait, mais selon deux principes très différents : ceux qui se sont approprié l'héritage collectif sont unis jusque dans leurs conflits par cet héritage -ils parlent, comme on dit, la même langue- et ils s'opposent entre eux dans les termes et selon la logique qui sont constitutifs de la problématique et de la méthodologie qui en sont directement issues. Mais ils s'opposent aussi, sur un tout autre mode, à ceux qui sont privés de cet héritage et qui, de ce fait, sont plus proches, bien souvent, des attentes médiatiques. C'est dire que les discordances les plus criantes, que l'on invoque souvent pour mettre en question la scientificité de la sociologie, trouvent leur

fondement, purement sociologique, dans la dispersion extrême (au sens statistique du terme) de ceux qui se parent du nom de sociologue.

Pour être vraiment autonome et cumulative, et pleinement conforme à sa vocation scientifique, la sociologie doit aussi et surtout être réflexive. Elle doit se prendre elle-même pour objet, et mettre en œuvre tous les instruments de connaissance dont elle dispose pour analyser et maîtriser les effets sociaux qui s'exercent sur elle et qui peuvent troubler la logique proprement scientifique de son fonctionnement. Je renvoie ceux qui trouveraient ces analyses trop abstraites à ce qui est dit, dans *Homo academicus*, à propos de la sociologie et des institutions où elle trouve place (peut-être me jugeront-ils alors trop concret...).

Impérative pour les sociologues, la sociologie de l'univers scientifique me paraît à peine moins nécessaire dans le cas des autres sciences. En effet, elle est sans doute la réalisation la plus efficace de la "psychanalyse de l'esprit scientifique" que réclamait Gaston Bachelard : elle est en mesure de porter au jour l'inconscient social, collectivement refoulé, qui est inscrit dans la logique sociale de l'univers scientifique, dans les déterminants sociaux de la sélection des comités de sélection et des critères d'évaluation des commissions d'évaluation, dans les conditions sociales du recrutement et du comportement des administrateurs scientifiques, dans les rapports sociaux de domination qui s'exercent sous couvert de rapports d'autorité scientifique, freinant ou bloquant, bien souvent, au lieu de les libérer, l'inventivité et la créativité, surtout chez les plus jeunes, dans les réseaux nationaux et aujourd'hui locaux de cooptation qui protègent les uns contre les rigueurs de l'évaluation scientifique en interdisant à d'autres la pleine expression de leurs possibilités créatrices, etc..., etc. Comme les circonstances m'imposent de rester, ici, allusif ou obscur, je me contenterai d'évoquer un passage, toujours ignoré, du fameux discours sur la "science comme métier", où Max Weber pose, devant l'assemblée de ses collègues réunis, une question tout à fait capitale pour la vie de la science, mais d'ordinaire réservée aux conversations privées : pourquoi les universités ne sélectionnent-elles pas toujours les meilleurs (Max Weber emploie un lan-

gage plus brutal) ? En bon professionnel, il écarte la tentation de s'en prendre à des personnes, en l'occurrence "les petits personnages des facultés et des ministères", et invite à chercher la raison de cet état de choses "dans les lois mêmes de l'action concertée des hommes", celles qui, dans l'élection des papes ou des présidents américains, conduisent presque toujours à sélectionner "le candidat numéro deux ou trois", et il conclut avec un réalisme non exempt d'humour : "ce dont il faut s'étonner, ce n'est pas que des méprises arrivent souvent dans ces conditions ; mais plutôt que (...) l'on constate malgré tout un nombre aussi considérable de nominations justifiées". Une politique scientifique moins résignée pourrait s'appuyer sur la connaissance de ces lois pour en contrarier et en neutraliser les effets. Je pense, pour ne donner qu'un exemple, à la liberté qu'introduirait dans tout le système de recherche la création au sein de chaque département d'une section regroupant tous ceux qui ont des difficultés avec la division entre les disciplines et avec les disciplines, plus ou moins arbitraires et dysfonctionnelles scientifiquement, qu'elles imposent.

J'en ai dit assez pour que l'on comprenne que l'idéologie de la "communauté scientifique" comme cité idéale, dont les citoyens ne connaîtraient qu'un objectif, la recherche de la vérité, ne sert pas vraiment les intérêts de la vérité. L'analyse du fonctionnement de la cité scientifique telle qu'elle est, et de tous les mécanismes qui font obstacle à la concurrence pure et parfaite, et, du même coup, à l'invention, qui implique, bien souvent, une révolution des rapports de force spécifiques du monde savant, pourrait grandement contribuer à l'accroissement de la productivité scientifique dont s'inquiètent tant nos technocrates. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que les savants, de plus en plus nombreux aujourd'hui -surtout parmi les biologistes- qui s'inquiètent du devenir de leur science, emportée par la force incontrôlée de ses mécanismes, ne peuvent espérer se donner une maîtrise collective du devenir de leur pratique que s'ils entreprennent, avec l'aide de sociologues et d'historiens des sciences, une analyse collective des mécanismes sociaux qui régissent le fonctionnement réel de leur monde. ■

Pierre Bourdieu (suite et non fin) : vers un programme de **sociologie dispositionnaliste**

L'une des grandes intentions théoriques de Pierre Bourdieu a été de penser le social à l'état incorporé et, forcément, individualisé.



TRAVERS UNE NOTION comme celle d'habitus (comme système transférable de dispositions socialement constituées), c'est tout le programme d'une sociologie de la socialisation, d'une sociologie génétique des dispositions (à agir, à sentir, à croire et à penser) et de leurs actualisations qui a été dessiné, avec l'ambition de dépasser l'opposition théorique stérile (comme l'a magistralement montré Norbert Elias dans nombre de ses ouvrages) entre "la société" et "l'individu", opposition qu'il s'agit pour le sociologue d'expliquer et non de reprendre à son compte comme une dichotomie conceptuelle pertinente. Comme d'autres grands sociologues - parmi lesquels on peut citer Émile Durkheim, Marcel Mauss, Maurice Halbwachs, Norbert Elias et Basil Bernstein - Pierre Bourdieu a ainsi transgressé les frontières qui séparent (autant dans les institutions que dans les représentations) le domaine de la psychologie du domaine de la sociologie, le mental (ou le psychique) du social, etc.

À l'heure où les sciences cognitives dominent très largement (en partie, il faut le souligner, pour de bonnes raisons scientifiques) la scène scientifique en matière d'étude des représentations, de la connaissance, de l'apprentissage, et parfois même de l'action, l'un des enjeux centraux de la sociologie (avec sans doute l'anthropologie, l'histoire, une partie de la linguistique, de la psychologie et de la didactique) est de démontrer le caractère profondément social de ce que l'on nous décrit trop souvent - dans la plus complète ignorance de l'histoire et de la nature sociale des

cadres de la pensée et de l'action - comme des processus cognitifs généraux, universels. Rappeler que les savoirs ont une histoire, que les apprentissages ont des contextes, que les apprenants ont de multiples ancrages sociaux et, enfin, que les appropriations des savoirs sont socialement différenciées, voilà une première fonction des sciences sociales. Mais plus fondamentalement encore, une sociologie dispositionnaliste inspirée de toute la tradition sociologique dont est issue l'œuvre de Pierre Bourdieu devrait contribuer à mettre en évidence que tout n'est pas réductible à du "cognitif" et que le monde social est autant le lieu de la méconnaissance (ou de l'illusion) que de la connaissance, du rapport de force que du rapport de communication ou de la domination que de la compréhension.

Le développement d'une sociologie générale de l'éducation, de la culture et de la connaissance, qui intégrerait de manière non éclectique nombre d'apports empiriques et d'élaborations théoriques de la psychologie historique (I. Meyerson) et culturelle (L. S. Vygotsky, J. Bruner, S. Scribner, M. Cole), de la psychologie de l'enfance (H. Wallon) ou de l'anthropologie cognitive (R. d'Andrade, J. Lave), est, de toute évidence, un défi d'avenir à relever pour la sociologie génétique et dispositionnaliste. ■

Bernard Lahire |

ENS Lettres et sciences humaines

Un humanisme scientifique : Pierre Bourdieu et l'intellectuel collectif

Il est remarquable que les mêmes qui s'empressent de célébrer l'œuvre considérable et les immenses qualités de Pierre Bourdieu ignorent ou dédaignent un de ses apports majeurs à la sociologie, à savoir la notion d'"intellectuel collectif", qu'il s'est efforcé, sa vie durant, d'élever au statut d'un principe de méthode scientifique et d'action politique.

CONTRE LA REPRÉSENTATION COMMUNE DU TRAVAIL intellectuel -solitaire, original, inspiré- Pierre Bourdieu, dans ses analyses -on pense à la notion de "champ"- comme dans sa pratique, n'a cessé de favoriser la recherche collective par la formation de chercheurs et par la mise en place d'une communauté d'intellectuels, sociologues mais aussi membres de disciplines connexes dont la pratique obéissait aux mêmes exigences de rationalité et de réflexivité, de vigilance et de connaissance. Nombre d'hommages ont porté sur ses activités d'entrepreneur de la recherche (direction de centre, de revues, de collections, d'ouvrages collectifs), peu l'ont fait sur la manière dont il exerçait son métier de sociologue et sur sa manière de le transmettre.

Pierre Bourdieu aimait comparer le travail de "l'intellectuel collectif" à celui qu'accomplit une équipe sportive : le sport est à la fois un jeu mais aussi un ensemble de schèmes pratiques et un instrument structuré de luttes. D'où les nombreuses métaphores sportives auxquelles il a recouru pour expliciter sa conception de l'action sociale mais aussi sa représentation de la démarche sociologique. À l'équipe sportive, l'intellectuel collectif ressemble, par l'esprit qui l'anime (et les dispositions auxquelles cette notion renvoie) -le sens du jeu- et par ce qu'il suppose, l'apprentissage, l'entraînement qui font des gestes et des combinaisons maintes fois répétés, une force solidaire, mobilisée à l'état pratique, articulée et cohérente. Cette solidarité dans l'action devait, selon lui, être soumise aux fortes contraintes d'une discipline scientifique, dotée de son

capital spécifique, de problèmes, de théories et de méthodes.

À la fois joueur, animateur et entraîneur, Pierre Bourdieu a occupé tous ces postes avec une grande efficacité et une ingéniosité sans égale, ce qui n'excluait pas sensibilité et générosité. Il a su faire jouer au mieux de leurs moyens ses différents équipiers, suscitant leur intervention en fonction des objets et des occasions qu'il savait saisir à merveille, en révélant aux intéressés par la pratique, ce qu'ils étaient en mesure de faire et même au-delà. Il savait enthousiasmer, convaincre ceux qui l'écoutaient par sa rhétorique mais surtout par ses connaissances, son esprit pratique, son inventivité, son ingéniosité empirique et ses rapprochements théoriques.

Sans doute cette forme de travail collectif suppose la croyance commune dans les "vertus émancipatrices de la raison scientifique" qu'il savait faire partager de mille manières, des conseils pratiques, aux leçons magistrales les plus solennelles, en passant par les encouragements discrets et amicaux. Cette générosité était cependant à la hauteur de ses exigences, ce qui le rendait à la fois implacable et compréhensif mais aussi sans indulgence pour tout ce qui trahissait à ses yeux "sa volonté de promouvoir une politique de la raison scientifique" selon son expression et s'éloignait de la recherche empirique et interdisciplinaire. ■

Remi Lenoir

Directeur du Centre de sociologie européenne

7

2
j
0
0
n 2

Influences

S'interroger sur les influences qu'une œuvre a pu exercer sur son propre parcours revient toujours à produire des illusions rétrospectives, tant le caractère composite des références intellectuelles rend leur enchevêtrement inextricable. Et comme les illusions sont toujours subjectives, il convient, pour le moins, de resituer le point de vue qui suit par rapport à la trajectoire d'une sociologue qui, venue de l'histoire, a découvert l'œuvre de Bourdieu, d'abord, à travers la science politique.

P

IERRE BOURDIEU A, DANS LES ANNÉES 1980, largement contribué à renouveler la science politique. Mais son appropriation a induit dans un même élan un mouvement d'ouverture et de fermeture de la discipline, développant chez certains un rapport ambivalent à l'œuvre prise dans sa globalité. L'effet d'ouverture le plus évident a sans doute été le développement d'une sociologie du politique sensible, d'une part aux formes de domination et de lutte pour le pouvoir, d'autre part aux compétences de jugement des agents sociaux. Cependant cet enrichissement ne s'est pas opéré sans résistances ni crispations. Les luttes pour la reconnaissance dans une discipline peu ouverte à la sociologie ont suscité des vocations militantes, dont les excès dogmatiques ont induit une nouvelle forme de clôture d'un espace intellectuel à peine élargi. Ce n'est sans doute pas un hasard si, de l'œuvre de Bourdieu, ce sont ses travaux sur l'économie des biens symboliques et les formes de domination qui se sont trouvés au premier plan des controverses sur ce qu'est ou que devrait être la science politique. Ce n'est pas un hasard non plus si ces travaux ont fini par susciter une distance critique parmi ceux qui, tout en étant séduits pas les propositions de Bourdieu, ne se reconnaissaient ni dans ces querelles internes à la discipline, ni dans une culture du débat intellectuel dichotomique.

Mais les influences de l'œuvre de Bourdieu ne s'épuisent pas dans cette ambivalence. Elles ont également été synonymes d'une autre forme d'ouverture, plus discrète, peut-être plus essentielle aussi. Ses développements sur les logiques de la pratique, sur les opérations de jugement, de classification et de catégorisation, enfin sur les conditions

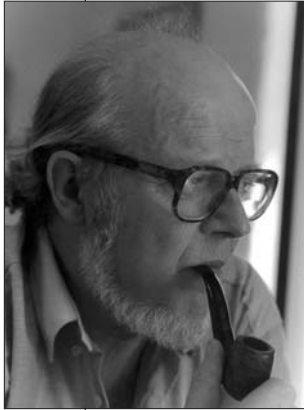
de production du savoir sur le monde social, nous ont familiarisés avec l'idée de la construction sociale de la réalité. En rappelant que les catégories avec lesquelles nous opérons sont le produit d'un processus de luttes et de construction sociale mettant à contribution aussi bien le savant, le politique que le profane, Bourdieu a invité le chercheur à un recul critique permanent à la fois par rapport à son objet et sa propre pratique. La portée épistémologique de cette attention prêtée à la genèse sociale des concepts, des schèmes de classification et des catégories d'action est évidente. Mais elle a aussi des incidences sur les paradigmes de recherche que la préoccupation réflexive et l'idée de construit social permettent de déverrouiller, au profit d'un processus d'enrichissement et de recomposition permanent débouchant sur l'élaboration d'un outillage conceptuel hybride, propre à chaque objet. Enfin, cette construction sociale s'inscrit dans le temps et c'est là un autre apport de Bourdieu que d'avoir sensibilisé nombre de chercheurs à l'intérêt d'une démarche socio-historique et aux vertus de l'interdisciplinarité, en particulier entre l'histoire, la science politique, la sociologie et la philosophie.

C'est autour de ces trois axes de la catégorisation et de la construction sociale, de la réflexivité et de l'interdisciplinarité que, dans mes illusions rétrospectives, les travaux de Bourdieu me paraissent avoir été des sources d'inspiration fécondes, dépassant les seuls cadres disciplinaires de la science politique ou de la sociologie et ouvrant à une véritable science sociale consciente de ses propres limites. ■

Bénédicte Zimmermann |

EHESS / Centre de recherches interdisciplinaires sur l'Allemagne

Itinéraire



Né au Maroc, et après des études à Paris, Jacques Cauvin avait choisi comme terrain de recherche à la fin des années 50 le sud de l'Ardèche, et ses premiers travaux ont porté sur la grotte d'Oullins (Cardial/Chasséen), la grotte de Chazelles (de l'Azilien au Bronze final) et le dolmen de Chandolas. Mais très vite, dès 1958, il avait été attiré par le Proche-Orient, invité à participer aux fouilles des niveaux préhistoriques du site de Byblos, au Liban. Après plusieurs campagnes, il en tira le sujet de sa thèse de doctorat sur les outillages néolithiques de Byblos et du littoral libanais, qui fut publiée en 1966. Sa thèse secondaire, publiée, en 1972, portait sur les religions néolithiques de Syro-Palestine, thème récurrent sur lequel il n'eut de cesse de revenir¹. Parallèlement, il avait, dès 1962, entrepris une série de prospections en Syrie, prolongées par de brefs sondages à Taïbé dans le sud et à Assouad, dans le nord.

EN REPRENANT, EN 1971, UNE FOUILLE DE SAUVETAGE SUR L'EUPHRATE, Jacques Cauvin entamait alors des travaux de longue haleine. Sur le site de Mureybet, il mettait au jour une séquence continue de près d'un millénaire et demi qui renouvelait, pour cette région du Proche-Orient, la vision que l'on pouvait se faire du processus de néolithisation, plus précoce (entre 9000 et 8000 av. J.-C.) qu'on ne le pensait.

En 1977, il mettait sur pied dans l'oasis d'El Kowm, toujours en Syrie, une opération d'envergure, combinant prospections et fouilles. Les périodes étudiées englobaient l'ensemble du Paléolithique et toute la période néolithique, surtout sa phase récente, représentée par les deux chantiers d'El Kowm et de Qdeir, où l'on pouvait mettre en évidence sur deux sites contemporains éloignés de dix km deux modes de vie différents. Au premier, village de sédentaires occupé vers 7000 av. J.-C., s'opposait le second, campement d'éleveurs nomades. J. Cauvin garda la direction des opérations jusqu'en 1993.

Dans le même temps, de 1979 à 1986, il lançait, toujours sur l'Euphrate, mais en Turquie, une autre fouille de sauvetage, à Cafer, qui révélait vers 7500 av. J.-C. un autre faciès du Néolithique proche oriental.

La base arrière de toute cette activité conduite hors de France est restée, depuis 1966, implantée dans le sud de

l'Ardèche, d'abord à Saint-André de Cruzières, puis, à partir de 1985, à Berrias, dans la commanderie de Jalès mise à la disposition du CNRS par le Conseil Général de l'Ardèche. Le stockage et l'étude des collections s'y déroulent dans les meilleures conditions pour les chercheurs que J. Cauvin avait peu à peu rassemblés autour de lui. Il y avait même créé un centre de cultures préhistoriques expérimentales pour y reproduire et y observer les modes de plantation, de moisson et d'utilisation des céréales primitives originaires du Proche-Orient. La commanderie de Jalès devint ainsi, peu à peu, un centre où des collègues français et étrangers se retrouvent pour travailler et où des étudiants viennent se former. L'activité pédagogique est en effet toujours restée pour lui indissociable de son travail de chercheur, que ce soit à Lyon, au sein de la Maison de l'Orient Méditerranéen, où se trouvait implantée une partie de son laboratoire, ou à Paris.

Les principaux centres d'intérêt de Jacques Cauvin, développés dans de nombreux articles et bien résumés dans son dernier livre publié en 1994 et réédité en 1997 aux éditions du CNRS sous le titre *Naissance des divinités. Naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au néolithique*, sont multiples.

¹ Une bibliographie complète de Jacques Cauvin ainsi qu'une version développée de ce texte paraîtra dans la prochaine livraison de *Paléorient*.



→ Après avoir travaillé sur la typologie et la signification des outils néolithiques, il s'est intéressé à la naissance de l'agriculture, en mettant en évidence une étape, dont la durée n'est pas exactement déterminée, pendant laquelle l'homme avait "eu l'idée" de planter et avait probablement planté des céréales sauvages, sans aboutir immédiatement à leur transformation morphologique en céréales domestiques. Il qualifie cette phase de proto-agriculture. Selon lui, cette modification des rapports de l'homme avec son environnement n'était pas le résultat d'une réponse à une contrainte extérieure (climatique ou démographique), mais le fruit d'un changement de nature psychique conduisant à une nouvelle prise de conscience de l'homme face à la nature. Ce changement correspondait à la "naissance des divinités", ou, plus globalement, à l'apparition d'une véritable religion néolithique, dont il s'est efforcé de mettre en évidence les signes tangibles (représentations féminines, "culte" du taureau). Les découvertes

les plus récentes confirment presque chaque année cette intuition féconde.

Après la mise en place de ce nouveau mode de vie, où l'agriculture et l'élevage remplaçaient désormais la cueillette et la chasse, J. Cauvin a détecté une nouvelle étape, celle des éleveurs "nomades" que leur mobilité rendait aptes à la découverte de nouveaux horizons. Confinée jusqu'alors dans le Croissant fertile, la révolution néolithique pouvait alors gagner d'autres territoires... dont l'Europe.

Homme de terrain sachant tirer parti des moindres indices, animateur d'équipe ayant formé deux générations de préhistoriens français et étrangers, penseur original et fécond, Jacques Cauvin figure parmi les "grands" de la préhistoire française. ■

Olivier Aurenche |
GREMMO

Évolutions culturelles ou évolution mentale?

(à propos de l'œuvre de Jacques Cauvin)

Dans l'évolution des cultures humaines, deux périodes de transition cruciales sont encore mal comprises. L'une est ce qu'on peut appeler la révolution symbolique ou culturelle : c'est à dire l'apparition au Paléolithique supérieur de représentations symboliques (par exemple représentations visuelles d'objets jamais vus, comme les chimères) et d'une technique plus raffinée mais surtout culturelle, dont le style varie d'un groupe à l'autre et perdure d'une génération l'autre. La seconde transition est ce que Childe appelait, de manière sans doute trompeuse, la "révolution" du Néolithique.

N I L'UNE NI L'AUTRE DE CES TRANSITIONS NE SONT FACILEMENT EXPLICABLES. Les hommes du Paléolithique étaient des humains "anatomiquement modernes" depuis peut-être 50 000 ans, lorsque le symbolisme s'est brusquement développé, et donc ce changement n'est pas apparemment lié directement à un changement génétique. Comment les sociétés de chasseurs ont progressivement intégré la domestication de plantes et d'animaux est bien documenté, mais il est encore difficile de comprendre le pourquoi de cette dynamique.

Jacques Cauvin, récemment disparu, avait consacré l'essentiel de son œuvre à l'exploration des premières cultures du Néolithique. Le titre de son dernier ouvrage *Naissance des divinités. Naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique* indique assez bien quel était le fil conducteur de sa démarche, tout comme le titre de l'un des chapitres les plus importants : "La révolution néolithique : une transformation de l'esprit". Comparant son travail d'archéologue à celui d'historiens comme Dumézil et Duby, Cauvin voulait décrire et comprendre les structures intellectuelles typiques de l'imagination humaine au début du Néolithique. Car il entend aussi montrer que ces structures sont aussi importantes que les changements matériels pour comprendre l'évolution sociale rapide et irréversible de cette période. Cauvin remarque en passant que le "matérialisme" des archéologues (par quoi il entend la tendance à supposer que les changements psychologiques et idéologiques ne peuvent être que des effets, jamais la cause d'autres changements) reflète les contraintes de leur travail mais n'est pas toujours compatible avec leurs données.

Pour Cauvin, ce "matérialisme" spontané est difficile à concilier avec les données concernant les changements

idéologiques, sociaux, religieux du début du Néolithique (mise en évidence par les sites natufiens et khiamiens, après 10 000 BCE). L'un des arguments récurrents de la somme de Cauvin est que certains changements idéologiques – visibles dans l'art et les pratiques religieuses en particulier – peuvent être discernés avant les changements sociaux qui semblent leur correspondre. En voici une illustration, parmi les nombreux exemples relevés par Cauvin. L'art des chasseurs était surtout zoomorphique, et ne décrivait sans doute pas de figures animales déifiées : en incluant dans chaque scène plusieurs animaux de chaque espèce, l'artiste semble exclure le culte d'un individu. Au contraire, l'art du premier Néolithique, nous dit Cauvin, est marqué par des figures humaines, par la distinction entre unique et multiple (de nombreux humains autour d'un buffle, d'une femme), par une disposition hiérarchique (la figure unique est souvent au-dessus des autres), et une gestuelle qu'il est difficile de ne pas interpréter comme supplication, offrande, prière ou en tout cas requête. Or ces changements apparaissent à une époque où les pratiques agricoles sont à peine amorcées, où la sédentarisation est progressive, l'urbanisation qui va en résulter encore loin de commencer, et la stratification sociale est probablement encore minimale. Des dieux personnalisés en viennent à dominer les hommes bien avant que des princes le fassent, conclut Cauvin.

La culture humaine a-t-elle brusquement changé au Moyen-Orient au début du Néolithique, entraînant comme le suggère Cauvin, une cascade de changements dans l'usage des ressources naturelles et dans l'organisation sociale ? Cauvin trouve cette hypothèse plus plausible, et empiriquement plus fondée, que celle d'une brusque chute des produits de chasse et collecte, ou d'une pression démographique. Il reste que ce changement culturel, →

→ comme celui qui conduisit au déploiement des arts et techniques de Cro-Magnon, reste mystérieux. Car l'esprit humain, lui, n'a pas changé. On sait que l'anthropologue Claude Lévi-Strauss s'est parfois décrit comme ayant "l'esprit néolithique", ce qui en un sens est certainement faux, car Lévi-Strauss comme nous tous humains modernes a bien sûr l'esprit *paléolithique* : une collection de systèmes cognitifs, de préférences émotionnelles et de dispositions comportementales modelées par l'évolution génétique, sans changements sensibles dans les derniers 15 000 ans. Il existe maintenant une grande masse de données expérimentales en psychologie, culturelles en archéologie et anthropologie, pour montrer que ces dispositions, évoluées dans un environnement ancestral, sont toujours l'outillage mental utilisé spontanément dans les conditions modernes.¹ Autrement dit, les nombreux bouleversements culturels depuis le Paléolithique (et y compris ses dernières phases) ne sont pas le fait d'un esprit qui développe de nouvelles capacités, mais de l'interaction de nombreux esprits avec des capacités inchangées. Comment cela est-il possible?

Une réponse possible est dans le fait même de l'interaction entre esprits, comme le suggèrent plusieurs anthropologues et psychologues. Michael Tomasello suggère que la capacité à représenter la perspective de l'autre est nécessaire au développement de l'outillage humain moderne, date sans doute du Paléolithique, entraîne un effet d'accumulation culturelle, et ne se trouve dans aucune

autre espèce de primates², ce que confirment les expériences spectaculaires de Daniel Povinelli sur la différence de "théorie de l'esprit" entre chimpanzés et humains³. L'explosion culturelle requiert en effet la capacité de méta-représenter les pensées et intentions d'autrui, ce qui en retour permet la communication verbale⁴. Le changement idéologique décrit par Cauvin ne correspond peut-être pas à un changement de l'esprit lui-même, mais à un de ces effets émergents de la communication humaine. On ne pourra le comprendre vraiment, il me semble, qu'en appliquant les méthodes et leçons des sciences du cerveau à d'autres dossiers historiques, décrits avec le soin et le brio de Cauvin. ■

Pascal Boyer |

Laboratoire Dynamique du Langage, Lyon

¹ Voir par exemple J. Barkow, L. Cosmides, J. Tooby, Eds., *The Adapted Mind: Evolutionary Psychology and the Generation of Culture* (Oxford University Press, New York, 1992).

² M. Tomasello, *The Cultural Origins of Human Cognition* (Harvard University Press, Cambridge, MA, 2000).

³ D. J. Povinelli, T. M. Preuss, Theory of mind: Evolutionary history of a cognitive specialization, *Trends in Neurosciences* 18, 418-424 (1995).

⁴ D. Sperber, *Explaining Culture: A Naturalistic Approach* (Blackwell, Oxford, 1996).

Pour évoquer Jacques Cauvin

L'intérêt pour le Néolithique du Proche-Orient nous a certes attirés, l'un après l'autre, vers Jacques Cauvin mais c'est surtout sa personnalité, sa culture, l'ampleur de sa réflexion philosophique et sa conception du travail scientifique qui expliquent la cohésion des chercheurs qui lui sont restés fidèles, que ce soit en France ou à l'étranger et au delà de tout groupe institutionnalisé.

EN EFFET LA CAPACITÉ DE JACQUES CAUVIN à rassembler des chercheurs travaillant en interdisciplinarité réelle, concrète, basée sur un échange et une mise en commun permanents, du terrain à la publication et à l'émergence d'idées, a marqué toute sa carrière. Il a créé une équipe CNRS et deux missions du Ministère des Affaires Étrangères pour les rassembler. Et un lieu surtout, isolé en apparence au sud de l'Ardèche, mais constamment fréquenté par chercheurs et étudiants d'origines diverses : l'Institut de Préhistoire Orientale. Le groupe scientifique est toujours vivace et s'est enrichi de jeunes post-doc. et étudiants. J. Cauvin reste, pour tous, un fédérateur et un stimulant intellectuel très fort. On ne peut pas parler d'"École" car il n'a jamais souhaité utiliser ses théories comme condition à une quelconque adhésion. Les débats contradictoires étaient au contraire fréquents et animés autour de lui, et la production scientifique de ses collaborateurs montre souvent une discussion de ses propositions et des positions diversifiées.

En revanche il tenait beaucoup à faire partager sa position méthodologique. Partir des faits concrets, analysés grâce aux techniques les plus avancées, lui paraissait indispensable. Il a ainsi encouragé de jeunes chercheurs à explorer des domaines nouveaux comme l'étude fonctionnelle des outils et les démarches expérimentales, tout en faisant appel à des scientifiques des sciences physiques et chimiques, de la vie et de l'univers pour ancrer, toujours plus solidement, le corpus des connaissances. Mais il tenait tout autant à ce que les données réunies soient utilisées pour oser hypothèses et interprétations et pour que soient proposées des constructions théoriques. Lui-même

a eu recours, pour servir ce travail, de façon assez unique, à sa culture philosophique très riche et à de larges connaissances dans le domaine ethnologique, historique et psychanalytique.

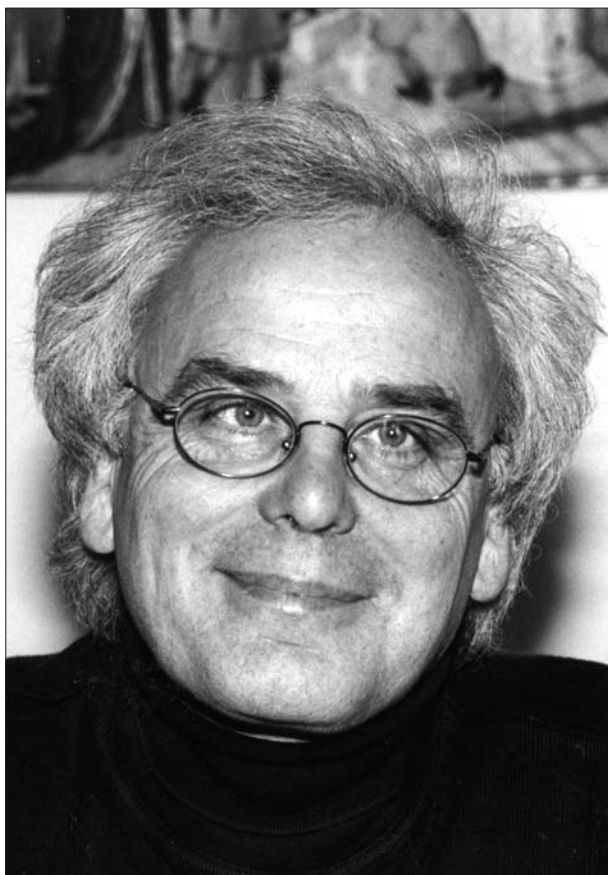
À sa position scientifique se surimpose une intuition, génératrice d'idées nouvelles (il n'y a pas de découvertes sans intuitions), qui s'est illustrée à propos de divers thèmes comme l'invention de l'agriculture et son impact sur les sociétés, l'émergence du nomadisme pastoral, l'origine du phénomène religieux. En fait, sa préoccupation majeure était de mettre l'homme au centre du débat scientifique. L'homme vu dans sa globalité : l'homme qui mange et s'abrite, l'homme qui crée et qui croit, l'homme qui pense et s'exprime à travers un système symbolique.

Cette position explique son rayonnement international. Il a en effet réussi à inverser une tendance (répandue surtout chez les chercheurs anglo-saxons) qui donnait à l'environnement et à ses modifications un rôle majeur pour expliquer les origines de l'économie de production. Il a imposé l'idée qu'une simple approche déterministe ne pouvait permettre d'expliquer l'adaptation humaine à son milieu. Qu'il fallait au contraire considérer les sociétés elles-mêmes dans toute leur complexité pour appréhender les relations entre l'homme et son environnement et l'histoire de sa maîtrise sur la nature. ■

Daniel Helmer, Danielle Stordeur, George Willcox |

GREMMO

Directeur du département



JEAN-MARIE HOMBERT est né le 2 novembre 1948 à Etricourt (Somme). Titulaire d'un diplôme d'ingénieur en informatique (INSA, Lyon) et d'un PhD en linguistique (Université de Californie, Berkeley), il est également docteur d'État en linguistique (Université de Provence).

Il a débuté sa carrière à l'Université de Californie (Berkeley 1972-1975, UCLA 1975-1978, et Santa Barbara 1978-1980). À partir de 1980, Jean-Marie Hombert poursuit une double carrière d'enseignant et de chercheur à l'Université Lumière-Lyon 2 comme professeur de linguistique.

Vice-président de l'Université Lumière-Lyon 2, chargé de la recherche et de la politique documentaire de 1991 à 1996, Jean-Marie Hombert dirige le laboratoire Dynamique du langage depuis 1994.

Au plan international, il est responsable français du programme européen EUROCORE "The Origin of Man, Language and Languages", depuis mars 2001. Il assure également la responsabilité du programme international de coopération scientifique du CNRS consacré aux "aspects cognitifs des changements linguistiques" (laboratoire Dynamique du langage - Université de Californie).

Au plan national, il assure diverses responsabilités électives et administratives : membre du Comité national de la recherche scientifique depuis 1996, du Comité national pour le développement des sciences humaines et sociales (1998-2001), du Comité scientifique de l'Université Lumière-Lyon 2, du Comité scientifique de l'Institut national des langues et civilisations orientales (1999-2001), président du Conseil d'administration de l'École normale supérieure de Fontenay-St Cloud, de 1998 à 2001. Il est membre du Groupe de communication parlée de la Société française d'acoustique.

Jean-Marie Hombert a également coordonné avec François d'Arcy l'Agence Rhône-Alpes des sciences sociales et humaines, de 1996 à 2000.

En tant que chercheur, Jean-Marie Hombert oriente ses travaux, autour de trois axes : origine et évolution du langage et des langues ; identification automatique des langues ; aspects cognitifs des changements linguistiques (développement de modèles et utilisation des techniques d'imagerie cérébrale en linguistique). ■

Section 31 : Jean-Jacques Hublin

JEAN-JACQUES HUBLIN EST TITULAIRE D'UN DOCTORAT D'ÉTAT EN ANTHROPOLOGIE. Il est entré au CNRS en 1981 et a d'abord mené ses recherches à l'Université Pierre et Marie Curie, puis au Musée de l'Homme, enfin au sein de l'Unité Dynamique de l'Évolution Humaine (UPR 2147) qu'il a dirigée et au laboratoire d'Anthropologie des Populations du Passé (UMR 5809) de l'Université Bordeaux I où il exerce aujourd'hui les fonctions de professeur. Il a effectué de longs séjours aux USA où il a enseigné à l'Université de Californie, à Berkeley, à l'Université de Harvard et à celle de Stanford.

Jean-Jacques Hublin a été membre élu du Comité National de 1991 à 2000. Il a pris une part active dans l'animation de la communauté anthropologique, notamment en participant à la mise en place et au pilotage des



programmes ECLIPSE et "Origine de l'Homme, du Langage et des Langues".

Les activités de recherche de Jean-Jacques Hublin ont initialement porté sur l'évolution anatomique des Hominidés durant le dernier million d'années. Il a mis en évidence l'origine très ancienne des Néandertaliens en Europe et analysé les mécanismes d'émergence d'Homo sapiens en Afrique. Son intérêt pour la dimension culturelle du fait humain, l'a poussé à intégrer les données de l'archéologie préhistorique à celles de la paléoanthropologie. Il est un des protagonistes du débat sur les interactions entre hommes modernes et Néandertaliens à l'aube du Paléolithique supérieur. Au cours des dernières années, il a joué un rôle pionnier dans l'utilisation des techniques d'imagerie en paléoanthropologie. ■

Section 32 : François Favory

AGRÉGÉ D'HISTOIRE, titulaire d'un doctorat d'État en histoire ancienne, François Favory est professeur d'histoire ancienne et archéologie métropolitaine à l'Université de Franche-Comté (Besançon).

Dès le milieu des années 70, il a été associé au programme de recherche sur les cadastres antiques développé par le Centre de recherches en histoire ancienne de Besançon (CNRS-Université), en partenariat avec le Laboratoire d'optique de Besançon. Dans ce cadre, il s'est attaché à croiser les données tirées de l'interprétation des images du paysage contemporain avec les textes techniques des arpenteurs romains et l'information archéologique.

Il a participé, dans la décennie 90, à l'animation du programme européen *Archaeomedes* : un détachement de deux ans au Centre de Recherches Archéologiques du



CNRS lui a permis de coordonner le collectif des archéologues mobilisés pour analyser, dans la longue durée, l'évolution du système de peuplement antique dans la vallée du Rhône.

Depuis 1998, il exerce son activité de recherche dans le Laboratoire de Chrono-Écologie (CNRS-Université de Besançon).

Il a notamment publié, avec Gérard Chouquer, *Paysages et cadastres de l'Occident romain* (Errance, 1991), *Les Arpenteurs romains. Théorie et pratique* (Errance, 1992) et *L'Arpentage romain. Histoire des textes, Droit, Technique* (Errance, 2001). Il a en outre participé à la rédaction des ouvrages collectifs *Structures agraires en Italie centro-méridionale. Cadastres et paysages ruraux* (École Française de Rome, 1987) et *Des oppida aux métropoles, Archéologues et géographes en vallée du Rhône* (Anthropos, 1998). ■

Section 33 : Christian Henriot

APRÈS UNE FORMATION en études chinoises, études vietnamiennes et histoire en France, à Hong Kong (Chinese University) et aux États-Unis (Stanford University), Christian Henriot a consacré ses travaux de recherche à l'histoire urbaine et sociale de la Chine, ainsi qu'aux transformations récentes de l'économie chinoise. Il enseigne l'histoire contemporaine de l'Asie orientale depuis sa nomination à l'université en 1985. Élu en 1994 à l'Institut Universitaire de France, il a rejoint en 1999 le département d'histoire de l'Université Lumière-Lyon 2. Il dirige aussi depuis 1992 l'Institut d'Asie



orientale (UMR 5062). Christian Henriot est l'auteur de *Shanghai 1927-1937. Elites locales et modernisation en Chine nationaliste* (1991), *Belles de Shanghai. Prostitution et sexualité en Chine aux XIX^e-XX^e siècles* (1997), publiés également aux États-Unis et en Chine, *La réforme des entreprises en Chine* (1996) ; *Le Shanghai des années 30* (1998) ; *Atlas de Shanghai* (1999), *New Frontiers : Imperialism's new communities in East Asia* (2000) ; *Cities in the Pacific Rim. Sustainability and Diversity* (2001) ; *In the Shadow of the Rising Sun. Shanghai under Japanese Occupation* (2002). ■

Section 34 : Alain Rouveret

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LA RUE D'ULM, Alain Rouveret est agrégé de grammaire. En 1987, il a soutenu une thèse d'État intitulée *La syntaxe des dépendances lexicales. Identification et identité dans la théorie syntaxique*.

Alain Rouveret est responsable de la section "représentation, langages, communication" au département



des Sciences de l'Homme et de la Société, et enseignant-chercheur au département de Recherches Linguistiques de l'Université Paris 7 - Denis Diderot.

Ses domaines de recherche sont la typologie linguistique, la syntaxe et la morphologie des langues à verbe initial, la grammaire comparée des langues romanes, et les formalismes et modèles grammaticaux. ■

Section 35 : Jacques Dubucs

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ENS SAINT-CLOUD, agrégé de philosophie et docteur de 3^{ème} cycle en logique, Jacques Dubucs a enseigné les mathématiques à l'ENS de Rabat avant de soutenir sa thèse d'État sur la théorie de la démonstration et d'être recruté au CNRS en 1985. Il a, depuis, exercé ses activités à l'IHPST (Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques (UMR 8590, CNRS/Paris I)).

Ses premières recherches ont porté sur l'histoire et la philosophie de la logique contemporaine. Il a ensuite travaillé dans le domaine des logiques non classiques et des sciences cognitives. Souvent menés en articulation avec des entreprises collectives dans le cadre du Programme *Cognisciences* du CNRS, ses travaux concernent l'analyse, la modélisation et la formalisation du raisonnement des agents "réels" (théorie du raisonnement en situation d'incertitude, analyse des comportements épistémiques coopératifs, logiques formelles de la croyance, etc). Ses recherches récentes ont pour objet la constitution d'une logique de la "faisabilité", dévolue à la description formel-



le des opérations mentales "réellement effectuelles" (par opposition aux opérations "effectuelles en principe", auxquelles s'attache la tradition de la calculabilité issue de Turing). Enfin, une autre partie de ses travaux sont consacrés aux fondements philosophiques des probabilités, et sont principalement conduits dans la perspective "logique" inaugurée par Carnap au début des années 1960.

L'essentiel des recherches de Jacques Dubucs est publié dans deux volumes qu'il a dirigés (*Philosophy of Probability* (Kluwer, 1994) et, avec Fr. Lepage, *Méthodes logiques pour les sciences cognitives* (Hermès, 1995)), ainsi que dans de nombreux articles publiés dans des revues françaises et étrangères.

Actuellement directeur de l'IHPST, Jacques Dubucs est en outre responsable du programme international de recherches franco-canadien *Logique et rationalité*. Par ailleurs, il dirige des thèses à l'Université Paris I et enseigne à l'École Doctorale de Sciences Cognitives de l'EHESS. ■

Section 36 : Anne Gotman

DIRECTRICE DE RECHERCHE, titulaire d'un doctorat de sociologie, Anne Gotman a, depuis son entrée au CNRS, exercé ses activités au sein de l'Institut parisien de recherche : architecture, urbanistique, société (CNRS - École d'Architecture de Paris-Belleville, Université de Paris 10 Nanterre). Ses premiers thèmes de recherche ont porté sur les modes d'habiter en milieu urbain et le rapport des habitants à l'innovation architecturale dans le logement social. Elle a ensuite développé ses travaux sur la transmission du patrimoine public et privé, puis sur les trajectoires résidentielles et les territoires de la famille, avant de se consacrer à l'analyse des formes urbaines et privées de l'hospitalité.

Depuis 1995, Anne Gotman était également chargée de mission scientifique au Plan Urbanisme Construction et Architecture où elle a assuré la programmation des



recherches sur *L'habitat et la vie urbaine* et conduit le programme *Ville et Hospitalité* en partenariat avec la Maison des Sciences de l'Homme.

Elle a notamment publié *Hériter* (PUF, 1988), *Dilapidation et prodigalité* (Nathan, 1995), *Le sens de l'hospitalité - Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre* (PUF, 2001), et

édité avec Catherine Bonvalet et Yves Grafmeyer deux ouvrages croisant les apports de la sociologie de l'habitat et de la sociologie de la famille : *Le logement, une affaire de famille* (L'Harmattan, 1993), *La famille et ses proches : l'aménagement des territoires* (PUF-INED, 1999).

En 2000, elle a rejoint le Centre d'Études et de Recherche sur les Liens Sociaux (CNRS-Université de Paris 5 Sorbonne). Anne Gotman est également chargée de cours à l'ESSEC (DESS Management immobilier). ■

Section 37 : Patrice Fontaine

TITULAIRE D'UN DOCTORAT D'HEC en 1986 et agrégé de l'enseignement supérieur en sciences de gestion (major du concours 1991), Patrice Fontaine est professeur des universités à l'Université Pierre Mendès France (Grenoble) où il a créé un DEA de gestion financière et dirige le Centre d'Études Appliquées à la Gestion (Cerag, UNR CNRS 5820). Il a été chercheur invité pendant un an en 97/98 à l'Université de Berkeley. Il enseigne aussi à l'Institut d'Études politiques de Paris et à l'Université de Genève. Il préside depuis 2001 l'Association française de finance (AFFI).

Son travail de thèse *Arbitrage et évaluation internationale des actifs financiers* a été primé par Euronext (anciennement compagnie des agents de change) en 1986, publié

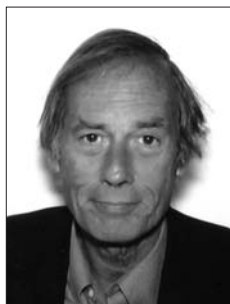


aux éditions Economica et a donné lieu à plusieurs publications dans des revues scientifiques. Ses travaux portent d'une manière générale sur les marchés financiers et la finance internationale. Il a travaillé aussi sur la volatilité et le comportement des marchés d'actions et les modalités de financement des entreprises internationales.

Actuellement, il s'intéresse plus spécifiquement à des produits financiers tels que les fonds sectoriels, et à la diversification temporelle des portefeuilles. En dehors de ses publications scientifiques, il a publié trois ouvrages de vulgarisation et pédagogiques : *Les marchés financiers internationaux* (Que sais-je, PUF, quatrième édition), *La gestion du risque de change* (Economica), *La gestion financière internationale* (Dalloz). ■

Section 38 : Gérard Lenclud

LES RECHERCHES DE GÉRARD LENCLUD sont consacrées depuis plusieurs années, d'une part, à l'épistémologie de l'anthropologie et, d'autre part, à la question des rapports entre capacités cognitives et diversité culturelle.



Dans les deux cas, il s'agit de confronter les hypothèses et les problématiques de l'anthropologie aux points de vue développés dans d'autres sciences humaines et sociales comme dans certaines branches de la philosophie. ■

Section 39 : Lena Sanders

LENA SANDERS, géographe et statisticienne de formation, est entrée au CNRS en 1986 dans l'équipe PARIS (Pour l'Avancement de la Recherche sur l'Interaction Spatiale). Elle a travaillé sur la dynamique des systèmes de peuplement à différentes échelles de temps et d'espace (évolution du système des villes françaises sur le dernier demi-siècle, évolution de la population au niveau communal sur les trois derniers siècles, étude de l'émergence et de la pérennité de l'habitat sur 2000 ans). Son approche est modélisatrice et elle s'est intéressée au transfert de concepts et de méthodes développés notamment en physique et en intelligence artificielle dans le



cadre des systèmes complexes, et à l'étude des systèmes spatiaux.

Depuis l'année 2000 Lena Sanders est directrice de l'UMR Géographie-cités (CNRS - Université Paris 1 - Université Paris 7 - ENS-Lyon). Elle a notamment publié *Villes et auto-organisation* (en collaboration avec D. Pumain et Th. Saint-Julien, Economica, 1989), *Système de villes et synergie* (Anthropos, 1992), elle est co-auteur de *Des oppida aux métropoles* de Archaeomedes (auteur collectif, Anthropos, 1998) et a coordonné *Modèles en analyse spatiale* (Hermès-Lavoisier, 2001). ■

Section 40 : Louis Assier-Andrieu

LOUIS ASSIER-ANDRIEU est titulaire d'un doctorat en anthropologie sociale et historique et d'un doctorat de droit ; il est également docteur d'État ès lettres et sciences humaines. Il a enseigné et effectué de longs séjours aux Etats-Unis à l'Université de Yale, de Chicago et de Columbia ; il est fellow des Universités de Cornell et de Tulane. Il est entré au CNRS en 1981 après avoir été chargé de mission au Ministère des Affaires étrangères (DGRSCT) puis au Ministère de la Justice (Cabinet). Il est actuellement directeur du Centre d'Études Politiques de l'Europe Latine (UMR 5112), professeur à l'Université catholique de Bruxelles ainsi qu'à l'Université de Barcelone, et chargé d'enseignement à l'Université de Montpellier I, à l'EHESS-ENS, à l'École Nationale de la Magistrature de Bordeaux, à l'ENA et à l'Université de Madrid. Il est aussi membre du comité de rédaction de plusieurs revues françaises et internationales de droit, de sciences politiques, de sociologie et d'anthropologie.



Marquées du sceau de la transdisciplinarité, les activités de recherche de Louis Assier-Andrieu portent sur l'anthropologie du droit, des institutions et du politique, l'approche socio-anthropologique des normes, et sur l'anthropologie historique de la culture, des institutions et des sociétés. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment : *Le peuple et la loi. Anthropologie*

historique des droits paysans en Catalogne française, Paris, LGDJ, 1987 ; *Une France coutumière. Enquête sur les "usages locaux" et leurs codifications en France rurale (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Editions du CNRS, 1990 ; *Politique des lois en Europe. La filiation comme modèle de comparaison*, Paris, LGDJ, 1995 (dir. avec J. Commaille) ; *Le droit dans les sociétés humaines*, Paris, Nathan, Coll. Essais et Recherches, 1996 ; *La ville et les pouvoirs* (dir. avec R. Sala), Perpignan, ICRSS/Presses Universitaires, collection Artémis, 2000 ; *Essai sur la perspective juridique. Contribution à une anthropologie du droit*, Bruxelles, Académie européenne de théorie du droit/Bruylant, 2002. ■

Chargée de mission Relations Internationales

RUSSISANTE DE FORMATION, SYLVIE ARCHAIMBAULT est entrée au CNRS en 1995, après avoir enseigné le russe dans l'enseignement secondaire, puis à l'Université de Poitiers.

Elle est chargée de recherche dans le laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques, laboratoire dont elle a pris la direction récemment, à la suite de Sylvain Auroux. Titulaire d'un doctorat (1995) et d'une habilitation à diriger des recherches (2002) en linguistique théorique et formelle, elle consacre ses recherches à l'étude de la tradition grammaticale et linguistique en Russie, en se concentrant



sur l'émergence des notions linguistiques dans les grammaires et des termes afférents.

Elle a accordé une attention particulière au traitement de la langue au XVIII^e siècle, au moment où, la Russie entrant dans le concert des nations européennes, la question de la langue normée devient un enjeu central. Elle a parallèlement consacré plu-

sieurs travaux à l'histoire de la slavistique française. Elle a notamment publié *Préhistoire de l'aspect verbal* (CNRS Editions, 1999) et prépare la publication d'un ouvrage consacré à la première grammaire du russe à destination des Ukrainiens (avec Serhii Wakulenko). ■

Chargé de mission Documentation numérique

Etienne FLEURET, Ingénieur d'Études, s'occupera des aspects documentation numérique, édition et accès aux revues électroniques.

De formation "Sciences de la terre" et "Informatique", il a intégré l'Institut de l'Information Scientifique et Technique (INIST-CNRS) en 1993 comme ingénieur-documentaliste, puis comme chargé de l'élaboration des produits documentaires.



En 1997, il prend en charge la Direction Technique des Bases de données (production des bases de données bibliographiques PASCAL et FRANCIS).

En 1998, il est nommé Chargé de mission CNRS à la Direction de l'INIST afin de développer les partenariats et les projets entre l'Institut, les laboratoires et les départements scientifiques du CNRS. ■

Chargé de mission Relations Interdisciplinaires

BERNARD VICTORRI est chercheur au laboratoire LATTICE (Langues, Textes, Traitements informatiques et Cognition), UMR du CNRS associée à l'ENS et à l'Université Paris 7. Mathématicien de formation (ancien élève de l'ENS), il a d'abord travaillé sur la modélisation du système perceptif des mammifères (sujet de son PhD à l'Université de Montréal) avant de s'intéresser à l'intelligence artificielle, et enfin à la modélisation en sciences du langage.

Entré au CNRS en 1990, son travail de recherche consiste essentiellement à mettre ses compétences en mathématiques et en informatique au service de la recherche en



linguistique, aussi bien dans la conception de modèles théoriques que dans l'étude de problèmes de traitement automatique des langues. Il a notamment publié un ouvrage *La polysémie - Construction dynamique du sens* (Hermès 1996) en collaboration avec Catherine Fuchs, dans lequel il présente un modèle de la polysémie des unités linguistiques, qui utilise la théorie des systèmes dynamiques et les réseaux connexionnistes.

Il intervient dans le DEA de sciences cognitives (Paris 6 et EHESS). Il participe aussi activement à l'animation de la recherche en sciences cognitives dans le cadre du réseau des sciences cognitives de l'Ile de France. ■

Agence nationale de recherches sur le sida

1^{er} appel d'offres 2003

L'ANRS lance son 1^{er} appel d'offres de l'année 2003 pour des projets de recherche, des contrats d'initiation ainsi que des bourses de recherche dans les domaines suivants :

- l'ensemble des recherches sur le VIH/sida
- les recherches sur d'autres rétrovirus dès lors qu'elles sont utiles à la compréhension de la physiopathologie de l'infection par le VIH
- les recherches cliniques, thérapeutiques et en santé publique dans le domaine de l'hépatite C

en France et dans les pays en développement.

Ouverture : 17 juin 2002

Date limite de dépôt des dossiers : **16 septembre 2002** avant minuit par la poste, ou à 18h en cas de dépôt sur place. ■

Les formulaires sont disponibles sur demande écrite à :

ANRS
101, rue de Tolbiac
75013 Paris
Fax : 01 53 94 60 01

(Les formulaires des appels d'offres antérieurs ne seront pas acceptés)

Session Euroloc

La septième session de l'Université Européenne d'Été sur le Gouvernement Local du réseau EUROLOC, bénéficiant du soutien du Ministère de l'Éducation Nationale et de l'ECPR (European Consortium for Political Research), sera organisée du 17 au 26 juillet 2002 sous la responsabilité du Professeur Oscar W. Gabriel à l'Université de Stuttgart sur le thème "Internationalization and the Future of Local Democracy".

Le programme complet et les conditions de participation sont accessibles à l'adresse :

<http://www.uni-stuttgart.de/soz/summerschool>

Pour les participants français, doctorants et jeunes chercheurs en sciences sociales, les frais de voyage peuvent être pris en charge par le CERVL (UMR 5116 du CNRS) de l'IEP de Bordeaux dans le cadre du programme des Universités Européennes d'Été 2002. ■

Contact

Vincent Hoffmann-Martinot
CERVL - Pouvoir, Action Publique, Territoire
UMR 5116 du CNRS
IEP de Bordeaux
E-mail : v.hoffmann-martinot@wanadoo.fr

Atelier thématique organisé par l'IRAA du CNRS

Pau, 16-17-18 octobre 2002

La monographie en architecture antique : des vestiges à la publication

Le dispositif pédagogique d'un atelier permet de le distinguer d'un colloque ou d'un séminaire ; son objectif principal est de créer un lieu de rencontres, d'échanges et de confrontations scientifiques entre pairs.

L'atelier thématique que nous proposons d'animer à l'automne 2002 s'inscrit dans le cadre des objectifs principaux du laboratoire. Nos recherches tendant à contribuer à l'avancement de la connaissance en matière d'architecture antique, principalement grecque et romaine, c'est de leur finalité, de leur production et de leur transmission que nous souhaitons débattre.

La monographie architecturale a pour finalité la restitution de l'histoire du monument à laquelle elle est consacrée. Elle ne vise pas seulement à restituer la forme de l'édifice le jour de la remise du chantier. En amont, elle s'intéresse au commanditaire de l'ouvrage, à son concepteur et à ses réalisateurs ainsi qu'à son financement, à ses techniques de construction et à son contexte monumental. En aval, elle étudie les diverses transformations subies par l'édifice après sa construction : entretien ; modifications du plan ; réfections ; remplois à des finalités nouvelles du monument ou de ses matériaux ; destruction. Pour chacune de ses phases morphologiques, elle détermine la destination qui a été assignée à l'édifice par ses commanditaires, l'utilisation qui en fut faite et la valeur qui lui fut accordée par la société qui l'a fréquenté.

La documentation invoquée pour parvenir à ces fins est multiple. Aux vestiges conservés en place et aux blocs errants restituables au monument étudié s'ajoutent d'autres sources documentaires qui peuvent être riches d'informations sur la chronologie absolue et sur l'utilisation de l'édifice : la fouille stratigraphique, qui permet d'associer à chaque phase du monument un ensemble de matériel qui fut utilisé durant la même période ; les textes littéraires ou épigraphiques, parmi lesquels les dédicaces tiennent une place insigne ; les représentations figurées, qui sont assez rares pour l'Antiquité ; la série, enfin, des monuments de même type que l'édifice

étudié : elle permet de définir un corpus comparatif souvent essentiel à la restitution formelle et à l'interprétation du monument.

La documentation complexe et diversifiée est actuellement en croissance exponentielle. Sa gestion, son exploitation et sa diffusion font appel à des techniques en évolution. Il est important de connaître et de suivre le développement de l'infographie, celui des modes de gestion de l'information avec la constitution de bases de données et de s'interroger sur leurs modes d'exploitation dans le cadre de leurs diffusions.

Traditionnellement les connaissances acquises par l'étude des monuments ont été diffusées sous la forme d'ouvrages imprimés, dont beaucoup ont pris place dans les collections créées pour la publication des découvertes faites sur tel ou tel site. Le développement des supports numériques et d'Internet a conduit ces dernières années à l'apparition d'autres moyens de diffusion des connaissances. La possibilité de stocker sur un support peu onéreux (CDRom ou DVD) une grande quantité de texte, de son et d'image fixe ou mobile et d'associer ces éléments par des liens activés selon la volonté de l'utilisateur ouvrent au chercheur des horizons nouveaux.

Nous nous attacherons donc à discuter plus particulièrement trois thèmes : la **finalité** de la monographie architecturale ; les **méthodes et les techniques** à notre disposition ; enfin, la **diffusion** des résultats sur papier et sur support numérique en confrontant les souhaits des auteurs, ceux des éditeurs et ceux des lecteurs qui ne sont pas spécialistes d'architecture antique. ■

Contact :

Myriam Fincker
architecte IRAA CNRS, Irsam avenue Poplawski
64000 Pau
Tél : 05 59 92 32 85
Fax : 05 59 92 33 11
E-mail : myriam.fincker@univ-pau.fr

Prix Evelyne Encelot

Les prix et rencontres européens Evelyne Encelot : une femme un chemin.

À l'initiative de l'association Evelyne Encelot a été créé le premier Prix 2002, destiné à promouvoir et encourager la création de femmes européennes dans trois domaines : les sciences, les arts et les lettres.

Ce prix fait l'objet d'un partenariat entre le CNRS et le Centre archéologique du Mont Beuvray.

D'un montant de 15 244 euros, il est décerné annuellement à une européenne pour son œuvre dans un domaine choisi chaque année par le Comité de pilotage du prix. Il s'agit d'un prix de découverte destiné à donner à une œuvre la notoriété qu'elle ne possède pas encore ou de participer à la notoriété d'un jeune talent.

Le jury, présidé par Françoise Audouze, directrice de recherche au CNRS, a décerné le premier Prix Evelyne Encelot à l'archéologue tchèque Natalia Venclova, au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée au Mont Beuvray le 13 mars dernier.

Natalie Venclova, est protohistorienne, directrice de recherche à l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de Prague, et sous-directrice de l'Institut.

Après une brillante thèse sur les premiers Germains en Bohême en 1973, Natalie Venclova est archéologue au musée municipal de Prague puis secrétaire spécialiste à la société archéologique tchécoslovaque. Elle est recrutée en 1976 comme chercheur à l'Institut de Préhistoire de l'Académie des Sciences et prend en charge de nombreux chantiers de fouille dont des sauvetages. A partir de 1979, elle devient responsable de la fouille de l'habitat fossoyé de Msecké Zehrovice en Bohême et développe des recherches sur l'habitat et sur l'artisanat celtique de la sapropélite, une matière première analogue aux schistes dont les gaulois raffolaient pour la fabrication de bracelets. Ensuite, ce sont des projets de grande envergure qui retiennent son attention : l'archéologie de la région industrielle de Lodenice en 91-92, d'abord ; puis un programme sur la colonisation de la Bohême durant l'Antiquité à partir

de 97 (tous deux financés par des subventions de l'agence de ressources pour la recherche de la république tchèque).

Ses travaux acquièrent une réputation européenne, ce qui la conduit pour la première fois en France pour un congrès sur l'histoire du verre à Nancy en 1983. Mais, comme pour beaucoup de ses collègues, c'est à partir de 1989 - l'année de la désintégration du bloc communiste soviétique et des débuts de la démocratie tchèque - que sa recherche prend la dimension internationale qu'elle souhaitait depuis longtemps. Il lui devient alors possible d'établir des relations avec les archéologues hors du bloc soviétique et même d'organiser des coopérations.

L'étude des anneaux en sapropélite ramène Natalie Venclova en France en 1992 sur un poste rouge CNRS pour s'initier aux méthodes d'analyse archéométriques de ce matériau. Et depuis, elle participe régulièrement aux réunions annuelles de l'AFEAF (Association Française pour l'Étude de l'Âge du Fer). De 1993 à 1996, elle siège au conseil scientifique du Mont Beuvray. Puis de 1998 à 2000 avec Wenceslas Kruta, elle monte un projet franco-tchèque "Barrande, Bohême, France et Méditerranée à l'âge du Fer" co-financé par l'agence tchèque et notre Ministère de la Culture.

Natalie Venclova a soutenu quatre thèses, en 1969 et en 1973 sur les premiers Germains en Bohême pour l'Académie des Sciences et pour l'Université, en 1985 l'équivalent de la thèse d'État pour l'Académie des Sciences sur l'artisanat du verre et en 2001, l'équivalent d'une thèse d'Habilitation, toujours pour l'Académie des Sciences sur Msecke Zehrovice et les habitats à production industrielle de l'Âge du fer.

Tous ses travaux ont abouti à plus de 95 publications qui font d'elle une spécialiste de la protohistoire de premier plan. ■

**Pour toute information concernant
la deuxième édition du prix Evelyne Encelot :**

Association Evelyne Encelot
<http://www.encelot.org/>

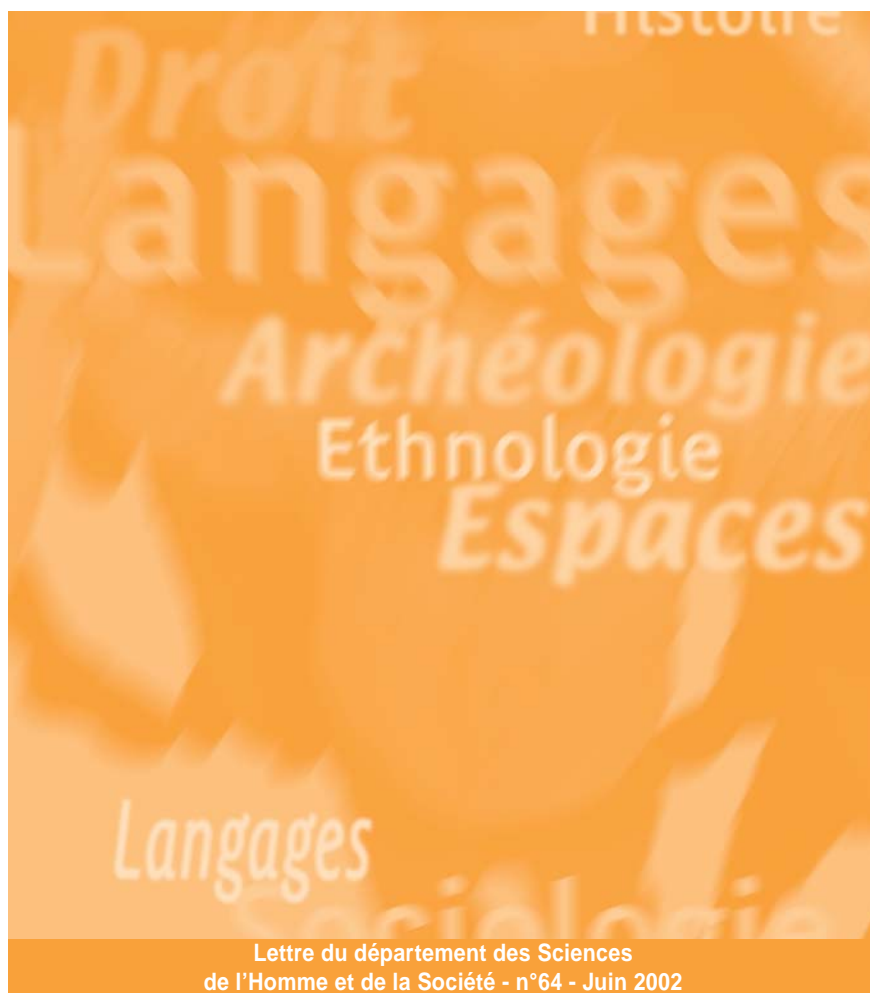
Placé sous la présidence de **Françoise Audouze**, directeur de recherche au CNRS, le jury du Prix Evelyne Encelot est composé des personnes suivantes :

- **Anne-Marie ADAM**, professeur à l'université de Strasbourg (France)
- **Françoise AUDOUZE**, directeur de recherche au CNRS, Nanterre (France)
- **Anna BIETTI-SESTIERI**, directrice du département de Préhistoire et Protohistoire, Soprintendenza archeologica dell'Abbruzza (Italie)
- **Marie-Françoise BOUSSAC**, professeur à l'université de Lille (France)
- **Vincent CHARPENTIER**, journaliste et archéologue, Nanterre (France)
- **Peter DRDA**, directeur de recherche à l'Institut d'archéologie de Prague (Tchéquie)
- **François FICHET DE CLAIRFONTAINE**, conservateur régional de l'archéologie, Caen (France)
- **Harald FLOSS**, professeur à l'Institut für Vor-und Frühgeschichte, Tübingen (Allemagne)
- **Katherine GRUEL**, directeur de recherche au CNRS, Paris (France)
- **Ludmila KORYAKOVA**, professeur d'archéologie à l'université d'Ekaterinbourg (Russie)
- **Fanette LAUBENHEIMER**, directeur de recherche au CNRS, Nanterre (France)
- **Claude MORDANT**, professeur à l'Université de Bourgogne, Dijon (France)
- **Joao ZILHAO**, directeur de l'Institut d'Archéologie du Portugal, Lisbonne (Portugal)

ACTUALITÉ :

La Mission pour la place des femmes au CNRS vient de mettre en ligne son site :

<http://www.cnrs.fr/mission-femmes>



Lettre du département des Sciences
de l'Homme et de la Société - n°64 - Juin 2002

Directeur de la publication : Jean-Marie Hombert

<http://www.cnrs.fr/SHS>

ISSN : 0994 - 5326



CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
3, RUE MICHEL-ANGE - 75794 PARIS CEDEX 16 • TÉL. (1) 44 96 40 00